

## Recherches sociographiques



### Gérard PARIZEAU, *Les Dessaulles, seigneurs de Saint-Hyacinthe*

Philippe Sylvain

Volume 18, numéro 2, 1977

Réseaux et groupes informels

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/055753ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/055753ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Département de sociologie, Faculté des sciences sociales, Université Laval

ISSN

0034-1282 (imprimé)

1705-6225 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Sylvain, P. (1977). Compte rendu de [Gérard PARIZEAU, *Les Dessaulles, seigneurs de Saint-Hyacinthe*]. *Recherches sociographiques*, 18(2), 307–309.  
<https://doi.org/10.7202/055753ar>

## COMPTES RENDUS

Gérard PARIZEAU, *Les Dessaulles, seigneurs de Saint-Hyacinthe. Chronique maskoutaine du XIX<sup>e</sup> siècle*, Montréal, Fides, 1976, 159p.

Dans l'une des notes de cet ouvrage, monsieur Gérard Parizeau se définit comme un « historien du dimanche ». Homme d'affaires chevronné, directeur d'une revue trimestrielle consacrée à l'étude théorique et pratique de l'assurance, grand voyageur devant l'éternel, comme en font foi les pages d'un journal qui nous transportent de Sainte-Adèle, dans les Laurentides,   Nice,   Rome,   Paris ou à Londres, et qui témoignent des goûts et des curiosités d'un lettré délicat et d'un amateur d'art éclairé, l'auteur est l'un de ces hommes disciplinés qui savent se réserver, dans la presse des occupations les plus diverses, de précieuses heures destinées à la recherche historique. Aussi d'année en année, les livres s'ajoutent-ils les uns aux autres, de sorte que la bibliographie de cet « historien du dimanche » pourrait faire l'envie de maint professionnel de l'histoire.

Le présent ouvrage s'attache à reconstituer les faits et gestes d'une famille seigneuriale qui, par le rôle de quelques-uns de ses membres et à cause de ses liens de parenté avec la famille Papineau, fut amenée non seulement à figurer aux premières loges de l'activité politique et à participer aux grandes batailles idéologiques du siècle passé, mais aussi à attester, grâce à une femme exceptionnelle, les valeurs d'un christianisme qui tirait son authenticité d'une bien-faisance jamais à court devant les misères corporelles ou spirituelles d'autrui.

Divisé en quatre chapitres, l'ouvrage étudie d'abord le premier Dessaulles ayant acquis quelque notoriété et qui fut le quatrième seigneur de Saint-Hyacinthe, député à l'Assemblée législative du Bas-Canada et membre du Conseil législatif, Jean Dessaulles, fils d'un Suisse de Neuchâtel venu s'installer à Saint-François-du-Lac, après avoir épousé une Canadienne du nom de Marguerite Crevier. Dans le deuxième, il est question de la femme de Jean Dessaulles, Marie-Rosalie Papineau, s ur unique du tribun. Le troisième chapitre retrace à grandes étapes la carrière tumultueuse de leur fils a n  Louis-Antoine, et le quatrième comprend des notations rapides sur le milieu maskoutain jusqu'à l'avènement sur la scène locale puis provinciale d'un autre fils de Saint-Hyacinthe, Damien Bouchard.

La simple énumération du contenu des chapitres en indique l'intérêt. Gr ce à de patientes recherches et à l'utilisation de sources documentaires constituées surtout de lettres intimes et familiales, l'auteur nous montre d'abord dans quelles circonstances le laboureur Jean Dessaulles hérite de son cousin le seigneur Hyacinthe-Marie Delorme d'un domaine qui englobait ce qui, plus tard, comprendra la ville de Saint-Hyacinthe, les villages de Saint-Pie-de-Bagot, de Saint-Damase et de La Présentation. Puis nous suivons le nouveau seigneur dans l'administration de ses terres, nous le voyons à l'œuvre comme co-fondateur d'un coll ge

classique, député et conseiller législatif. Ce dernier poste, parce que non électif et qu'il tient du gouverneur lord Aylmer, n'a pas l'heur de le rapprocher de son beau-frère Louis-Joseph Papineau.

Jean Dessaulles décède à soixante-neuf ans, le 20 juin 1835. Veuve, Marie-Rosalie Papineau prend en main l'administration d'une seigneurie qui la met aux prises avec des traverses qu'un caractère moins bien trempé eût jugé quasi insurmontables, difficultés engendrées surtout par des dettes considérables et la tourmente de 1837-1838. Elle se révèle une maîtresse de maison accomplie à l'intérieur de son manoir qu'on appelle le château et une mère exemplaire pour ses trois enfants, Louis-Antoine né en 1818, Rosalie-Eugénie en 1824 et Georges-Casimir qui, né en 1827, mourra plus que centenaire en 1930; enfin la providence des miséreux qui se présentent à sa porte ou des malades qu'elle va reconforter à domicile et celle du peintre Louis Dulongpré, qu'elle loge chez elle et qui décédera sous son toit en 1848.

C'est évidemment l'aîné des enfants de Jean Dessaulles et de Marie-Rosalie Papineau qui retient davantage les soins de l'auteur et, par ricochet, l'intérêt du lecteur. Très « Papineau », au point que son oncle Louis-Joseph le considérait comme son fils spirituel, le mieux armé et le plus cohérent, intellectuellement parlant, des libéraux canadiens-français au dix-neuvième siècle, Louis-Antoine Dessaulles défendit avec fougue, soit comme journaliste, soit comme conférencier à la tribune de l'Institut canadien, des thèses que l'évêque de Montréal ne cessa de réprover avec force. On connaît l'issue de ce duel. C'est en exil que Dessaulles passa les vingt dernières années d'une existence mouvementée à souhait. Par la correspondance qu'il échangea avec Louis-Honoré Fréchette et avec sa belle-sœur, madame Georges-Casimir Dessaulles, et retrouvée par l'auteur au musée McCord, nous connaissons bien les frustrations qui s'étaient transformées en idées fixes d'un homme qui devait décéder à Paris le 5 août 1895. Par un ultime paradoxe, cet anticlérical avéré, qui en était arrivé à croire à la fin prochaine du catholicisme, s'éteignit chez les Frères hospitaliers de Saint-Jean de Dieu, qui dirigeaient la maison Dubois, rue du Faubourg Saint-Denis.

Cette analyse, dans sa sécheresse, ne rend évidemment pas justice au charme de ces pages et à l'ensemble des détails savoureux que l'auteur a recueillis au cours de sa quête diligente à travers les archives publiques et privées. Il faudrait citer, en particulier, les notations concernant l'enfance de Marie-Rosalie Papineau rue Bonsecours, les années passées sur l'île Roussin, au milieu de l'Outaouais, dans la maison de bois que construisit son père Joseph Papineau lorsqu'il devint le seigneur de la Petite-Nation, son attachement à son mari que ses fonctions de député et de conseiller législatif retiennent de longs mois à Québec et qui s'exprime par lettres en des termes dont la délicatesse rejoint l'intensité, enfin une générosité inlassable qui, multipliant les bienfaits autour de soi, lui eût mérité, à l'instar de sa contemporaine de Nohant, le titre de « bonne dame » de Maska.

L'auteur donne à son ouvrage le sous-titre de *Chronique maskoutaine du XIX<sup>e</sup> siècle*. Dans son « Avant-propos », il précise qu'il n'a retenu que ce qu'il aimait « dans ces personnages d'autrefois, qui ont vécu leur vie au milieu de bien des bouleversements et bien des inquiétudes ». Nous voilà avertis : il ne faut chercher dans *Les Desaulles, seigneurs de Saint-Hyacinthe* ni une étude scientifique de l'évolution économique et sociale d'une seigneurie canadienne, ni un exposé approfondi des questions politico-religieuses qui ont divisé libéraux et ultramontains au siècle dernier. C'est plutôt un discours qui n'est pas sans rappeler les mémoires d'une aimable causerie prononcée par un conférencier disert qui, bien que s'appuyant sur une documentation solide et à l'occasion inédite, serait assez réfractaire au didactisme rigide des thèses universitaires.

En somme, la dernière production de la plume de monsieur Gérard Parizeau constitue un ouvrage agréable et instructif à lire, dont la valeur documentaire est encore rehaussée par une

iconographie de douze illustrations commentées par l'auteur. Dernier détail, mais qui a son importance, le livre est élégamment présenté par Fides et imprimé avec soin sur un papier de qualité.

Philippe SYLVAIN

*Département d'histoire,  
Université Laval.*

G. TULCHINSKY, *The River Barons. Montreal Businessmen and the Growth of Industry and Transportation*, Toronto and Buffalo, University of Toronto Press, 1977, 307p.

Voici un livre qui se veut une contribution à l'histoire urbaine et à celle des « affaires ». Assumant l'existence d'une communauté d'hommes d'affaires, l'auteur s'emploie à en décrire la composition et l'évolution de 1837 à 1853. Il va sans dire que la documentation auquel il fait appel est énorme et variée : papiers des hommes d'affaires, ceux du Board of Trade, du port de Montréal, de la Banque de Montréal, des chemins de fer nationaux, les recensements, les *directories* et les rôles d'évaluation. Cette richesse documentaire a permis à l'auteur de reconstituer les caractères de la grande bourgeoisie montréalaise. Il nous montre une bourgeoisie dont les racines sont assez anciennes, puisqu'une proportion significative des individus qui la composent avait été active à l'époque de l'économie des pelleteries. Parmi ceux-ci, les Écossais étaient les plus nombreux et les plus puissants, s'enrichissant constamment d'éléments neufs. Ils œuvrent dans tous les secteurs de l'activité commerciale, industrielle et financière. Les Américains constituent pour leur part le second groupe en importance. Immigrants récents pour la plupart, ils sont également actifs dans la majorité des secteurs. Le troisième groupe est plus disparate et il est formé d'Anglais, d'Irlandais et de Juifs. Enfin, viennent les Canadiens français qui, en général, ne sont pas des hommes nouveaux.

Après cette mise en scène des individus marquants, G. Tulchinsky entreprend la description des entreprises liées au trafic fluvial et maritime. Comme le développement de Montréal dépend à l'époque de son trafic avec le Haut-Canada et certains États américains, l'auteur identifie d'abord les entreprises de transport qui relient l'ouest par le Saint-Laurent ou par le canal Rideau à la métropole. Dans le chapitre suivant, il concentre son attention sur le développement de la navigation à vapeur, signalant à l'occasion les caboteurs et indiquant aussi l'importance des compagnies de remorquage, sur le fleuve et ses affluents entre Québec et Montréal. Enfin il raconte l'apparition des firmes vouées à la navigation océanique. Les individus mentionnés dans ces opérations sont en gros les mêmes que ceux énumérés dans la première partie du livre; les marchands sont les principaux agents de la révolution des transports.

Puis G. Tulchinsky étudie l'avènement des chemins de fer : « The Champlain and the St. Lawrence », « The St. Lawrence and Atlantic », « Western Railways projects », « The Montreal and New York Railway ». Cette série de chapitres met l'accent à la fois sur le rôle des marchands et sur les solidarités et conflits d'intérêts dans un contexte plus large que le milieu montréalais : le contexte nord-américain. Ici l'auteur tente de faire la part du capital indigène et du capital étranger et énumère des noms qui figurent également parmi les commerçants et les investisseurs dans les compagnies de transport. Dans son dernier chapitre consacré à l'émergence de l'industrie, l'auteur insiste moins sur le capital marchand que sur la spécialisation de l'entrepreneur en tant que facteur responsable de l'innovation. Naturellement, les marchands, tel Molson, sont présents dans la construction navale et les fonderies; mais, dans le secteur industriel, les entrepreneurs se recrutent, semble-t-il, plus souvent parmi d'anciens artisans ou des individus ayant déjà une expérience industrielle que ce soit aux États-Unis ou en Angleterre.